La classe flexible :
un premier pas vers un changement de posture.
Enseigner au quotidien à et avec des adolescents.

Il était une fois.... un métier découvert il y a deux ans maintenant. Nourrie par mes propres expériences d'élève, j'avais construit une image particulière du métier d'enseignant. Elle pouvait passer d'une scène quasi théâtrale où chacun tenait un rôle propre, à un emportement passionné de certains professeurs pour leur discipline ; mais cette image pouvait également mettre en évidence des salles froides et anonymes, sans qu'aucune âme ne se saisisse ni du lieu ni du savoir à glaner. Des quotidiens opposés, parfois contraires, nourrissant pourtant la même ambition, du moins théorique : participer à la réussite scolaire des élèves.

Passés les premiers mois d'exercice, cherchant inlassablement à améliorer ce que je proposais aux élèves, mon enthousiasme se heurta à une limite. Et j'effectuai ce constat : il me semblait que les élèves n'étaient pas pleinement heureux, prisonniers de leurs propres croyances limitantes, de leurs expériences parfois malheureuses de l'école, de leurs vies quotidienne, familiale, amicale, amoureuse... parfois houleuses.
Et pourtant, nous devions tous cohabiter dans un espace donné, le lycée, le plus souvent restreint, la classe, et ce de nombreuses heures chaque jour.

Quand on se penche sur les lois de l'attraction, il est aisé de comprendre qu'un individu heureux a de grandes chances de mieux réussir. Son état d'esprit positif attire les succès même petits soient-ils. Mais réussir, c'est quoi pour un élève ? Pour un adolescent ?
Apprendre plus vite ? Plus facilement ? Obtenir de meilleures notes ? Mieux dormir ? Sourire chaque jour? Se connecter à ses besoins, ses envies, ses rêves ? Etc. La liste, loin d'être exhaustive, pourrait s'enrichir de mille autre idées. Autant d'idées que d'adolescents rencontrés.
J'ouvre une parenthèse pour préciser que je parle d'adolescents car ma pratique quotidienne m'invite à accompagner des adultes en devenir dans toute la complexité de leurs multiples facettes. Celle de l'élève en est une parmi d'autres.

Le second constat que j'effectuai fût le suivant : étais-je moi-même heureuse d'exercer ce

métier ? La réponse fût sans appel : oui ! Oui, mais.... la question du bonheur de chacun, ou plus précisément des petits bonheurs ordinaires, s'immisça chaque jour un peu plus dans mon esprit telle une petite ritournelle lancinante.

Comment pourriez-vous être heureux chaque jour en venant au lycée ?
La question était lancée. Les élèves s'en saisirent. Il a d'abord fallu passer par d'autres questionnements : comment je me sens aujourd'hui, à cet instant précis ? Parmi les autres, dans la classe ? Quels sont mes besoins fondamentaux ? Sont-ils satisfaits ? Est-ce que cela m'empêche de travailler dans des conditions optimales ? Ai-je suffisamment de vocabulaire pour qualifier mes impressions, mes émotions ? Est-ce que la classe est MA classe même le temps d'une heure ? Comment est-ce que j'aime travailler ? Seul, à deux ou plus ? Suis-je capable de me concentrer une heure sans interruption ? Que signifie être moi dans un lieu et à un âge où il faut tantôt être différent de la masse tantôt être le même que tous ces Autres ? Etc.

De ces réflexions sont nés des changements de pratique et des outils. Étayée par plusieurs lectures et récits, connectée à ce qui faisait sens pour moi, soutenue par ma hiérarchie, j'ai réfléchi à de nouveaux aménagements.

La première étape fut d'enrichir le vocabulaire de mes élèves afin qu'ils puissent poser des mots plus précis sur leurs ressentis, leurs émotions. Objectif : développer les soft skills telles que la confiance en soi, l'estime de soi, l'expression du Soi, les compétences sociales et relationnelles comme l'empathie. Des listes de mots nous ont accompagnés quelques temps mais sans me satisfaire pleinement. Trop austère à mon goût. La découverte du sketchnoting a été une révélation ! D'abord à titre personnel, j'ai très vite intégré cette nouvelle pratique à mon quotidien (pour exemples, nous sketchnotons les titres des chapîtres étudiés, parfois des notions, avec cette idée d'utiliser ces gribouillages pour les synthèses). Et c'est ainsi que j'ai fabriqué quinze paquets de quarante cartes pour chacun de mes élèves. Une palette d'humeurs que chacun est invité à coller sur sa table, reflétant l'ici et le maintenant de son état d'esprit. Avec ou sans commentaire, avec ou sans explication. Seulement la couleur du moment qui permet de divulguer quelques indices au professeur et autres adolescents : « je me sens prêt à coopérer », « je me sens triste »... autant d'indicateurs sur la disponibilité des uns et des autres.

Changer le mobilier de place a été la seconde étape. Ou comment produire de la nouveauté avec de l'existant ? C'est ainsi que les tables, disposées en U, se sont éclatées en plusieurs îlots de quatre. Mais cela ne permettait pas de résoudre les besoins de mouvements de

certains. Petit à petit, des ballons (un par îlot) sont venus remplacer les chaises ; des tables "mange-debout" ont pris place tout comme des tapis de gym délimitant un espace de travail collectif. Ce lieu a également été investi d'une autre manière par les élèves : un "coin" repos, ou sas de décompression, une bulle où il est possible de se "couper" du groupe avec de la musique le temps de retrouver du calme en soi. Ce temps étant défini par le hasard puisque l'élève est incité à piocher un ticket lui indiquant un cadre à respecter (5, 10 ou 15 minutes) avant de réintégrer le groupe. Enfin, des fauteuils "poires" complètent l'ensemble : un duo peut y travailler dans un esprit rappelant le café philo ; du débat dans le confort !

Des panneaux ont été installés aux murs pour que chacun puisse y laisser une trace soit de la réflexion en cours (souvent sous forme de post-it), soit du résultat final crée par les élèves. Des petits mots, remerciements, états d'âme, se glissent parfois et ne font que m'encourager dans ma démarche.

Mais il fallait aller plus loin encore, persuadée de ne mettre en place que les prémices d'un univers positif, constructif, où règne le faire ensemble. Fortes d'expériences passées et n'ayant aucune prétention à inventer l'existant, je me suis souvenue de la manière dont les élèves, à l'école primaire, osent prendre si facilement leur part de liberté. Coopérer, se déplacer, échanger, partager, réclamer, interroger, remettre en question. Comme si cette spontanéité, parfois naïve mais enrichissante, se devait de se perdre en grandissant. Les pédagogies alternatives notamment, qui m'inspirent aussi, ont su exploiter l'autonomie des uns et des autres dans le respect d'un cadre rassurant, respectueux des individualités mises au service du collectif. Qui plus est, étant une fan inconditionnelle du film "Le Petit Prince", je ne pouvais me résoudre à renoncer à ces élans évidents de spontanéité et de créativité humaine.

C'est ainsi qu'aujourd'hui, "mon" bureau tend à disparaître pour être perçu comme un simple poste informatique où il est aisé de récolter des informations ; le tableau blanc et les murs deviennent des supports d'écriture où chaque élève est invité à laisser une trace en fin d'heure. Il est fréquent que les élèves aient accès à deux salles simultanément : la classe et la salle informatique (seul un couloir à traverser). Et si cela n'est pas envisageable, le recours aux téléphones portables est possible.

Chaque élève ou groupes d'élèves est invité à choisir un chapître du programme. Je leur écris, au préalable, un petit livret dans lequel ils trouvent des exercices à réaliser, le vocabulaire incontournable, des articles ou vidéos. L'objectif est que chaque groupe partage ses découvertes, ses nouvelles connaissances ou interrogations persistantes. A l'oral, sous forme de synthèse que

nous pouvons rédiger ensemble ou que je complète seulement. Mon rôle est alors de me déplacer sans cesse d'un groupe à l'autre, répondre aux questions, constater les avancées, insister davantage sur certains outils et exercices qu'ils doivent maîtriser.

Résultats : le climat de la classe a changé ; les élèves se mettent au travail plus rapidement et ont intégré le rituel des humeurs du moment. Ils me rappellent même à l'ordre quand je n'affiche pas ma carte ! Je dispose de plus de temps avec des élèves qui se sentent en difficulté et qui souhaitent reprendre des notions. Je suis également plus attentive aux émotions des uns et des autres et essaie, du mieux possible, de comprendre ce qui les freine, de les aider à relativiser avec une idée supplémentaire : les encourager à positiver leurs humeurs pour leur rendre de l'espace d'écoute et d'attention. Souci d'efficacité bienveillante, je l'espère.

Le programme et sa densité ne me paraissent plus aussi insurmontables qu'à mes débuts. Je suis même en avance avec certaines classes.

Face à ce constat qui pourrait paraître idyllique, il est aisé d'y opposer l'écueil de l'évaluation : comment rendre compte, de façon plus "scientifique", les avancées que je perçois ? Avec toutes les nuances qui s'imposent : les effets sont-ils permanents ? Durables ? Accessibles à tous les adolescents ? Le fait que les élèves s'adaptent à différentes pratiques pédagogiques biaise-t-il les conclusions ? Une question encore : la subjectivité inhérente à mes constats est-elle un frein à l'obtention de résultats pédagogiquement et surtout humainement satisfaisants ? Est-elle incompatible avec une démarche scientifique ? Etc. Beaucoup d'hypothèses et de travail qui ne font que me réjouir !

Le plaisir d'apprendre, le plaisir de travailler sont, pour moi, et pour tant d'autres, un incontournable de notre quotidien professionnel à essaimer sans modération !

Séverine Bénier